érudit
www.erudit.org

Article

« Festival du nouveau cinéma : univers incertains et fantômes du passé »

Stéphane Defoy

Ciné-Bulles, vol. 24, n° 1, 2006, p. 28-33.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/33634ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:40

Univers incertains et fantômes du passé

STÉPHANE DEFOY

Malgré une année de turbulences liée au dossier des grands festivals montréalais, les organisateurs du Festival du nouveau cinéma (FNC) ont démontré une fois de plus la pertinence de leur événement. Loin des primeurs à tout prix, le FNC garde le cap sur une stratégie qui a fait sa renommée auprès des cinéphiles montréalais : offrir le meilleur des festivals de Cannes, de Venise et de Toronto, en ajoutant ici et là des œuvres primées à Rotterdam, Locarno ou San Sebastian. C'est donc avec enthousiasme que nous nous sommes immergés dans ce 34e cours intensif annuel de cinéma contemporain. Dix jours coupés du monde, témoins privilégiés des aléas de notre époque mis en scène et en image par des artistes se distanciant du divertissement culturel ambiant qui nous afflige le reste de l'année. Bouffée d'air frais.

Les lumières de la salle de projection s'éteignent et c'est dans l'obscurité complète que ressurgissent les fantômes du passé venant hanter les films de plusieurs auteurs. Dans **A Perfect Day** des Libanais Khalil Joreige et Joana Hadjithomas, ils prennent la forme d'un père disparu il y a 15 ans lors de la guerre civile à Beyrouth. Devant l'insistance de son fils Malek, Claudia (la mère) finit par rendre les armes et entreprend à contrecœur les démarches afin d'officialiser la disparition de l'époux. Toutefois, par sa paperasse ou ses effets personnels éparpillés dans les recoins de la maison, le disparu continue de hanter les lieux. Se pose alors une question cruciale : comment oublier les souvenirs sans risquer d'effacer une partie de soi? C'est autour de ce dilemme que s'articule ce film au traitement minimaliste témoignant, par l'entremise des personnages principaux, d'une fracture qui subsiste entre deux générations : celle des parents frappés de plein fouet par un conflit armé à la fin des années 1980 (à ce jour au Liban, on compte 17 000 personnes dont les corps n'ont jamais été retrouvés) et de leurs enfants qui tentent de faire leur place dans une région du monde où règne encore l'instabilité politique. Les cinéastes captent des silences révélateurs et des regards perdus venant renforcer l'impression que, de la première à la dernière image, le temps est en suspension dans l'attente de jours meilleurs. **A Perfect Day** est un film d'atmosphère faussement relâché qui, malheureusement, souffre d'un manque de rythme à plusieurs étapes de son déroulement. Malgré les longueurs qui demeurent en concordance avec l'état latent des situations, les réalisateurs ont su insuffler à l'ensemble de la démarche une ambiance singulière qui laisse un sentiment diffus longtemps après que l'on ait visionné le film. Un long métrage existentialiste où les vivants se meuvent comme des spectres et où les morts n'ont jamais été aussi présents.

Dans **Petit Pow! Pow! Noël** du compatriote Robert Morin (**Requiem pour un beau sans-cœur**, **Le Nèg'**), le fantôme, sous la représentation, là aussi, de la figure paternelle, est encore vivant, mais il a déjà un pied dans la tombe. Depuis trop longtemps, il hante l'esprit de son caractériel de fils qui souhaite régler ses comptes avant que ce vieillard en phase terminale trépasse. Comme dans ses œuvres antérieures les plus fortes, la caméra vidéo entre les mains de Morin se transforme en arme dangereuse et les protagonistes filmés passent un mauvais quart d'heure. Cette fois, c'est le père mourant dans un centre hospitalier qui subit un véritable procès d'intention sans même pouvoir plaider sa cause, victime sans parole comme dans **Le Nèg'**, précédent film du réalisateur. Les mots sont incisifs, les formulations dévastatrices : un véritable petit bijou de cruauté. Morin nous lance à la figure, sans que l'on puisse détourner le regard, des images troublantes appuyées par des propos virulents circonscrits dans un huis clos étouffant (l'action se limite à la chambre d'hôpital). Par l'entremise de ce conte de la folie ordinaire, le cinéaste expose à nouveau son immense talent de provocateur. En revanche, la dernière partie du film vient gâcher la sauce et désamorce tout le malaise établi dans les 80 premières minutes. Le réalisateur nous sert la pirouette éculée du malade mental qui a tout inventé à partir de son imaginaire détraqué. Une finale bâclée extrêmement décevante. Dommage. Robert Morin demeure tout de même essentiel dans notre paysage cinématographique, loin du consensus et des recettes éprouvées.

Dans **Keane** de l'Américain Lodge Kerrigan, les fantômes se transmutent en démons intérieurs venus assaillir un homme incapable

Keane de Lodge Kerrigan

de se remettre de la disparition de sa fillette. Inlassablement, William Keane arpente les lieux de la tragédie : une gare d'autobus où une foule empressée reste indifférente à la douleur incontrôlée d'un homme brisé. Caméra à l'épaule s'interdisant de filmer son anti-héros plus bas que la hauteur du buste, il n'existe aucune porte de sortie possible : nous sommes confrontés aux comportements obsessionnels et aux manies excessives d'un être en chute libre. Kerrigan s'inscrit dans la démarche de plus en plus répandue du cinéma-vérité. À la manière des cinéastes belges Jean-Pierre et Luc Dardenne (**L'Enfant**, **Le Fils**), le réalisateur new-yorkais utilise les décors et la lumière naturelle afin d'augmenter le réalisme des situations évoquées. L'approche est résolument celle du documentaire : recherche approfondie avant l'écriture du scénario et traitement rigoureux qui évite les écueils d'une certaine forme de maniérisme propre à des sujets du domaine social. La première partie du film, suffocante à souhait, s'avère un véritable cauchemar cyclique où les débordements émotifs du personnage apparaissent démesurés puisqu'ils se manifestent dans un environnement froid et impassible. Alors que le récit risque de tourner sur lui-même et de sombrer dans la redite, l'arrivée d'une jeune femme et de sa petite fille apporte une toute nouvelle dimension à l'œuvre. L'homme meurtri semble vouloir retrouver un équilibre apparent, mais l'instabilité du début n'est jamais bien loin. En définitive, Lodge Kerrigan remporte son pari, celui de maintenir le spectateur sur un fil, tout en le gardant dans le doute permanent. Confronté à cet individu instable, nul ne peut prédire ses intentions, ni l'instant fatidique où un geste de sa part risque de compromettre à jamais son destin. Un film trouble qui repose sur la performance époustouflante de Damian Lewis, acteur britannique jusque-là inconnu en Amérique. Toutes sections de l'événement confondues, **Keane** représente le film le plus mémorable de cette 34e édition du FNC.

Autre fiction sans esbroufe qui situe son action à l'intérieur d'un réalisme social commun aux gens ordinaires, **Something Like Hapiness** est arrivé à Montréal avec le premier prix du plus récent Festival de San Sebastian. Il est reparti du FNC avec rien de moins que la Louve d'or. Ce drame sentimental sur fond de sacrifice et d'amour contenu semble toucher les jurys de par le monde. Le film du Tchèque Bohdan Slama (**Wild Bees**) s'emploie essentiellement à mettre en relief le cheminement de trois amis d'enfance arrivant à la croisée des chemins. Monika demeure chez des parents usés par une relation de couple monotone dans l'attente que son petit ami, parti à la recherche d'une vie meilleure aux États-Unis, l'invite à le rejoindre. Incapable de faire face à ses responsabilités, Tonik, pour sa part, cohabite dans une maison en décrépitude avec une tante bohème. Et Dasha, mère de famille monoparentale, s'amourache d'un homme marié qui lui joue le grand jeu, se refusant toutefois à se séparer de sa femme. Un événement, aux conséquences fâcheuses, dans la vie de cette dernière viendra souder la relation entre les deux autres personnages. Si, dans **Keane**, la perte de l'enfant est au cœur du désastre, les deux bambins de **Something Like Hapiness** pourraient être entre les pattes d'un malade que leur

Something Like Hapiness de Bohdan Slama

Haze de Shinya Tsukamoto

mère en proie à une grave dépression ne s'en formaliserait pas. Mais ils sont bel et bien présents auprès de maman et les scènes où ils gravitent autour des personnages adultes apparaissent comme les plus accomplies, criantes de vérité. Nullement indisposés par les éléments techniques d'un tournage et par les différents comédiens qui assureront tour à tour le rôle de parents, ces deux jeunes enfants sont d'un naturel désarmant. D'ailleurs, la force de Slama semble résider dans sa direction d'acteur. Mention également à la caméra qui filme chacune des situations avec le souci de soutenir le déroulement du récit. Dans les moments opportuns, on amorce en cours de scène de légers mouvements de caméra qui permettent de cadrer les visages pour saisir l'ampleur des bouleversements intérieurs. Ainsi, le réalisateur tchèque propose, à partir d'observations pertinentes, une œuvre sincère, mais convenue, sur les thèmes éculés de la recherche du bonheur et des amours stationnaires.

Dans le très attendu **Three Times** (programmé dans la section fourre-tout du festival : Présentation spéciale) de l'esthète taïwanais Hou Hsiao Hsien (**Good Men, Good Women**, **Millennium Mambo**), les jeux de l'amour cheminent aussi à pas de tortue. Le cinéphile devra faire preuve d'une grande indulgence pour estimer à sa juste valeur cette œuvre d'une réelle beauté plastique et d'une incontestable maîtrise sur le plan formel. **Three Times** renferme trois films racontant la même histoire : un homme et une femme éprouvent des sentiments l'un pour l'autre. Cependant, chaque récit s'inscrit à une époque précise : le premier (le temps des amours) en 1966, le second (le temps de la liberté) en 1911, pendant l'occupation japonaise, et le dernier (le temps de la jeunesse) à Taipei en 2005. Chaque segment possède sa propre entité tout en respectant scrupuleusement les codes et les comportements relatifs aux mœurs sentimentales de chacune des époques. De plus, le réalisateur taïwanais adopte pour chaque période un style précis afin de suivre les amorces amoureuses. Dans le premier tiers, de magnifiques panoramiques (souvent dans le sens contraire des mouvements) passent d'un personnage à l'autre tout en s'assurant de capter des regards qui révèlent des intérêts marqués. Dans le second morceau (interminable par moments), l'intrigue se limite à un seul décor : l'intérieur d'une maison d'époque. Par l'entremise de travellings classiques, le spectateur passe d'une pièce à l'autre pour saisir quelques manifestations diffuses d'un amour impossible. Finalement, pour la dernière partie (la plus riche), cantonnée à notre époque, les visages sont plus près du cadre, l'approche plus intimiste et les déplacements multiples. Avec un minimum de dialogues et des extraits musicaux qui s'insèrent à merveille à chacune des époques, **Three Times** dicte sa langueur magnétisante. Avec le recul, on saisit que chaque tableau s'anime à la manière d'une danse où se meuvent les êtres aimés. Trois superbes chorégraphies qui captent avec élégance les mouvements du désir et immortalisent les souvenirs en fuite. Hou Hsiao Hsien a eu l'ingéniosité de travailler avec les deux mêmes comédiens dans les trois récits, suggérant ainsi que chaque nouveau tableau est une réponse au précédent. Chang Chen et Shu Qi forment un duo enivrant. Dans son ensemble, **Three Times**, par le biais de ces gestes propres à l'amour, offre une radiographie d'une rare splendeur de notre siècle passé.

Temps zéro

Avant la clôture de l'événement, il fait bon s'aventurer dans des territoires moins conventionnels où le cinéma contemporain fait preuve d'audace, où la retenue est perçue comme une mauvaise habitude. C'est dans l'imprévisible section Temps zéro, cinémas en mutation — de retour pour une seconde année — que l'appellation nouveau cinéma prend tout son sens. Propositions déroutantes et immersion dans des univers incertains composent un menu où le meilleur côtoie le pire. Attardons-nous toutefois sur de réjouissantes trouvailles.

Comme entrée en matière, rappelons que depuis une quinzaine d'années, le continent asiatique représente une véritable manne pour le cinéphile friand de cinéma novateur. Les programmateurs de Temps zéro l'ont compris depuis longtemps. Leur section regorge de nouveautés repêchées dans des festivals concentrant leurs efforts sur le cinéma d'Asie. Pas étonnant que deux films japonais pour le moins inquiétants retiennent l'attention. **The Late Bloomer** du jeune prodige issu de l'Université d'Osaka, Go Shibata, s'intéresse au quotidien d'une personne sévèrement handicapée. Loin d'être un symbole de la vertu, Sumida-San occupe son temps à boire comme un trou, regarder des films pornos et assister à des spectacles de musique *hardcore*. L'arrivée de la jolie bénévole Nobuko fera naître chez ce dernier des désirs qui, vu son état, ne pourront être comblés. Véritable spirale infernale issue de frustrations latentes qui trouveront leur point culminant à travers une impossible relation amoureuse, le film de Shibata sombre, à mi-parcours, dans une violence sidérante mise en image avec beaucoup de style et d'ingéniosité. Une fois de plus, le parti pris esthétique propre aux productions indépendantes nippones se reflète dans un exercice de style jouissif où les multiples procédés (ralentis, accélérés, arrêts sur image, etc.) sont au service d'un talent débordant. Étant incapable de cerner les motifs et les intentions de ce personnage trouble (joué par un véritable handicapé) devant, de surcroît, communiquer par le biais d'une espèce de portable qui traduit avec une voix métallique ce qui a été tapé sur le clavier, **The Late Bloomer** maintient, tout comme **Keane**, son spectateur dans un état d'incertitude totale. Sorte de **Taxi Driver** en chaise roulante, le film du cinéaste japonais se veut une réponse *trash* à toutes ces productions (**Forrest Gump**, **Rain Man**, **Awakenings**, **Le Huitième Jour**) qui profitent du gentil déficient de service afin de faire serrer les cœurs. Pour amateurs de cinéma déconcertant seulement.

Three Times de Hou Hsiao Hsien

Pas plus reposante, la dernière trouvaille du génial Shinya Tsukamoto, auteur du cauchemardesque et hallucinant **Tetsuo**. À son réveil, un homme (incarné par Tsukamoto) se retrouve coincé pour des raisons qu'il ne connaît pas (cela vous rappelle un certain **Oldboy**?) dans un espace horriblement restreint. **Haze** dure à peine 50 minutes. Il s'agit de la version longue d'un court métrage commandé par les organisateurs du Festival de Jeonju en Corée du Sud. Muni d'une caméra numérique et d'un système d'éclairage limité, le réalisateur japonais impose un climat suffocant à souhait. Tsukamoto a de graves ennuis et ses inlassables efforts pour se glisser entre les parois des murs qui le maintiennent prisonnier semblent si éreintants que l'on finit par se laisser prendre au jeu et par forcer avec ce bougre de personnage. **Haze** représente une expérience singulière qui se vit d'une manière viscérale. Un mélange réussi de malaises poussés à leur limite au travers de situations insensées. Il s'agit également d'une intrigue qui démontre que les valeurs humaines resurgissent lorsque l'individu se retrouve en mode survie. Cinéma extrême à déconseiller aux claustrophobes et à ceux qui ont les films *gore* en horreur.

L'univers aux contours imprécis dans lequel baigne **Nuit noire** du Belge Olivier Smolders n'est pas plus rassurant. Par son récit fragmenté où tous les morceaux sont impossibles à recoller, **Nuit noire** s'apparente aux meilleurs films de David Lynch (**Eraserhead**, **Lost Highway**) ainsi qu'au **Kafka** de Steven Soderbergh par sa démesure incorporée dans un monde parfois asphyxiant. Difficile de résumer ce film inclassable qui gravite autour d'un homme travaillant dans un musée d'histoire naturelle qui occupe ses soirées à nourrir des insectes rares (les entomologistes vont prendre leur pied) dans son appartement, pour ensuite les exposer à son travail. Épatant rêve halluciné, peuplé de papillons de nuit, de scarabées et autres animaux invertébrés, **Nuit noire** alterne entre le rêve inquiet et la réalité cauchemardesque où se côtoient, le temps d'une scène ou deux, des individus tout aussi louches les uns que les autres. Dans ce mauvais rêve à l'imagerie débordante, les souvenirs d'enfance hantent des esprits traqués par la peur. Expérience unique, **Nuit noire** s'avère une orgie visuelle exploitant tous les atouts de la haute définition. De plus, un travail colossal a été réalisé lors de l'étalonnage numérique où le mariage des contrastes et des couleurs suscite l'admiration. Un seul mode d'emploi possible afin d'apprécier à sa juste valeur ce cadavre exquis : mettre au placard la logique et se laisser porter par ce délire obscur, mais contrôlé.

Petit détour canin...

Force est d'admettre que cette année, les films proposés dans le cadre du FNC étaient en parfaite harmonie avec la température du mois d'octobre : grisaille généralisée avec de très rares percées de soleil. Que faire lorsque la nature humaine est mal en point et empreinte de perfidie? On peut toujours trouver refuge et affection auprès du plus fidèle ami de l'homme. Loin du malheur et de la fourberie, **All About My Dog** et **Bombón, le chien** s'attardent aux bonheurs que procure la présence de nos amis canins. Le premier, une série de vignettes où les différents chiens attirent leurs lots de tendresse et de caresses, est l'œuvre d'un collectif japonais regroupant sept signatures. **All About My Dog** mélange, à travers ses sketches, des genres multiples tels la romance, le drame et la comédie musicale. De plus, de mignonnes animations servent de liens entre les différentes saynètes. À la manière nippone, les couleurs criardes ressortent à l'écran et offrent ainsi des tableaux vivifiants. Croisement entre *Lassie* et *Le Vagabond* du Japon, **All About My Dog** expose avec humour

Nuit noire d'Olivier Smolders

Bombón, le chien de Carlos Sorín

les liens affectifs qui unissent les individus à leur animal de compagnie. Un film inoffensif, sans malice, parfois larmoyant ou rose bonbon qui s'efface rapidement de nos mémoires une fois la projection terminée.

Au hasard des rencontres, un quinquagénaire sans emploi hérite d'un chien de race (un dogue argentin) qui deviendra en quelque sorte son porte-bonheur. Empreint d'une bonté, voire d'une naïveté rafraîchissante, **Bombón, le chien** s'articule autour de relations humaines conviviales. Carlos Sorín poursuit dans la veine de son film précédent, **Historias Minimas**, nous racontant des histoires simples servies par des acteurs non professionnels. Cette fois, le rôle principal revient à Juan Villegas qui, dans la vie, occupe l'emploi de gardien d'un stationnement aux abords de la maison de production de Sorín. Ainsi, le cinéaste argentin ne cherche pas de faux-semblants en assumant pleinement la carte de la sincérité. Avec son magnifique visage rond comme la lune et son sourire d'enfant en constante découverte, son principal acteur s'expose à la caméra avec une transparence et une franchise impossibles à trouver chez un comédien professionnel. **Bombón, le chien** est somme toute constitué de morceaux de vérité qui s'inscrivent dans l'infortuné contexte de l'après-crise économique en Argentine à laquelle le film fait écho dans sa première moitié. Cependant, Sorín refuse de sombrer dans l'apitoiement et, par le fait même, greffe à son histoire des portes de sortie qui permettent à ses personnages de rêver d'un avenir meilleur. Sans jamais forcer la note, le réalisateur argentin respecte les règles élémentaires d'un cinéma qui rend hommage aux gens humbles et authentiques.

Retour à la froideur humide et à la gadoue jusqu'aux genoux avec **Four**, cet étrange objet du Russe Ilya Kurzhanovsky. Le film traverse un univers insolite composé de machinerie lourde et d'une multitude de chiens abandonnés déambulant dans des paysages d'un ennui mortel. Bienvenue dans le cinéma d'auteur d'Europe de l'Est cheminant loin des cartes postales. Après un interminable préambule dans un bar où trois personnages se racontent des mensonges inintéressants, **Four** nous amène dans un lieu reculé où de curieuses vieilles Russes s'adonnent à des rituels inquiétants. Le tout atteindra son apogée par le biais d'une sorte de cérémonie orgiaque où s'entremêlent graisse de porc, seins flétris et vodka à volonté. Et dehors, on entend sans cesse japper des chiens errants, comme pour annoncer la fin du monde (à noter qu'un travail extraordinaire a été fait en ce qui a trait aux sons d'ambiance). Il est clair que **Four** exerce une fascination tant sa proposition est déroutante. Malgré tout, cent fois on veut quitter la salle. Un soupçon de linéarité aurait permis de susciter un minimum d'intérêt. À force d'incongruité, on finit par décrocher. Reste le jappement incessant de ces chiens perdus annonçant un malheur à venir. Troublant, mais difficile à apprivoiser.

Un mot en terminant sur la fréquentation du Festival. Étonnamment, les salles étaient plus bondées que lors de l'édition précédente. Il est réconfortant de savoir qu'il y a bel et bien un public pour estimer des œuvres plus rigoureuses qui, malheureusement, trouvent de moins en moins d'écrans dans le circuit des salles de cinéma au Québec. Ainsi, un *happening* comme le Festival du nouveau cinéma accroît sa valeur à nos yeux… Dix jours coupés du monde, on vous dit. ■